

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

Y²
2659
(58)

3.50

Lepeyzer

H. LAUVERNIERE

58-59-60

Paraissant les 15 et fin de mois.

(Peut être mis en toutes mains).



La Gerbe de Lis

29204

Editions des « Bonnes Soirées »

27, rue des Petites-Ecuries

PARIS

LA GERBE DE LIS

8042

82659

(58)



LA GENE DE LIS

H. Lauvernière

LA
GERBE DE LIS



Maison d'Éditions J. DUPUIS, Fils et C^{ie}

LA
GERBE DE LIS



LA GERBE DE LIS

C'est pour vous, jeunesse si nombreuse, qui chaque jour bataillez dans la vie, que j'ai écrit cette histoire.

Pour celles-ci dont la misère a brisé le foyer et celles-là qui l'ont vu avec une impuissante angoisse se disloquer. Pour certaines dont le logis cache une pauvreté rendue plus amère par un masque d'éphémère dorure. Et les innombrables qui ont laissé la moitié de leur cœur, sous un toit aimé, dans quelque coin de France et se sentent seules au milieu de la foule qui les presse. Et aussi les heureuses, qui, le soir retrouvent le précieux foyer, sûr, stable. Peut-être, là, une accoutumance journalière en masque-t-elle la douceur, et, qui sait parfois si dans une folle poussée printanière, le joug si léger soit-il, n'apparaît pas tout à coup austère ?

Tandis que ma plume court, ma pensée vous suit toutes... Dans l'usine enfiévrée et poussiéreuse, dans le grand magasin où pas une minute, on peut être « soi », dans le luxe compassé des bureaux... Là le crépitement de l'Underwood rompt seul un silence qui serre le cœur.

Où, à toutes, je veux raconter la vie d'une de vos sœurs. Je ne l'ai pas inventée, elle a été vécue, cette vie, douloureusement vécue, parmi les écueils auxquels vous vous heurtez à chaque heure. Et elle a été domptée par une volonté saine, tenace, irréductible, qu'exaltait l'obstacle.

Il semble que, née dans la lande bretonne, cette petite Yannik en ait toujours gardé l'empreinte mystérieuse. Une

âme sauvage, distante, altière même, et, cependant, elle n'était au fond, comme vous toutes, qu'une enfant assoiffée de tendresse...



Un monstre noir, sifflant, haletant, crachant une fumée épaisse, soufflant de la vapeur blanche, parut au bout du hall. Avec un vacarme qui ne se rattachait à aucun bruit connu à Kervedic, il sembla se ruer tout à coup sur les enfants déjà apeurés par la foule qui les entourait, par cette grande carcasse de verre, ressemblant à une grange gigantesque... Mais la machine qui avançait, faisant trembler le sol, était elle-même hors de proportion avec tout ce qu'on voit à Kervedic.

Jean-Pierre et Jobic, deux bébés ahuris, se cramponnèrent au pantalon du vieux Jean-Marie, s'abritant derrière ses jambes osseuses. Yannik, résolue et droite, toute tendue par l'effort de ne pas avoir peur en sa qualité d'ainée, recula cependant d'un pas.

— Allons, vite, les petits, montez !

Les prenant à brassée, le vieil homme les lançait par une porte s'ouvrant très haut dans une sorte de boîte d'aspect inconnu, comme tout ce qui remplissait depuis quelques instants leurs yeux d'effroi.

Toutefois, cela ne bougeait pas. Il y avait des femmes assises portant la même coiffe que *Mam-Goz* (1) et des hommes avec le chapeau à grands pans de velours et le gilet brodé. C'était du monde de « chez nous ».

Hissés sur la banquette trop haute, serrés les uns contre

(1) *Mam-Goz*, grand'mère en breton.

les autres, les enfants s'aperçurent tout à coup que le vieux Jean-Marie les avait abandonnés. Il avait refermé la portière et debout sur le quai, s'éloignait peu à peu sans marcher.

Yannik fit un mouvement instinctif pour sauter. Sans savoir par quel moyen, il lui fallait rejoindre le vieil homme...

La paysanne, assise en face d'elle, la reçut dans son giron, car un brusque ressaut du train lui avait fait perdre l'équilibre. La femme la remit à sa place comme un paquet :

— Là ! tiens-toi tranquille, fit-elle en breton. Tu as le temps, ma fille, avant d'être arrivée à Paris. Pas avant demain matin. Et tu as entendu ce qu'il a dit l'homme qui vous a montés ici ? Faut pas bouger qu'on vienne vous prendre.

— Le train s'arrête à Paris, fit une dame rencognée à l'extrémité du wagon. Ils sont sûrs de ne pas le dépasser.

Les enfants ne bougeaient plus. Jean-Pierre enfoncé sur la banquette, les reins tassés par le dossier arrondi, avait le nez sur le bout de ses souliers. Yannik, son baluchon dans les bras, — un torchon soigneusement épinglé enfermant le trousseau du trio — relevait les épaules dans l'espoir d'être moins en vue. Jobic, ajouté en surnombre, s'accotait à son frère, les mains crispées à un panier qui débordait sur les genoux de ses voisins.

Le train s'arrêta, des gens descendirent, d'autres montèrent, s'interpellant. Le train repartit ; des conversations s'ébauchèrent... Les enfants restaient inertes, les yeux grands ouverts, sans voir, sans penser. Dans leur stupeur, ils ne savaient même plus pleurer. Leur regard trahissait l'effarement de la bête sauvage tout à coup prisonnière de l'homme.

Ce fut le plus petit, Jobic, qui releva la tête le premier ; ses quatre ans ne sentant pas aussi profondément le bouleversement qui les jetait dans l'inconnu. Il regarda d'abord ses vis-à-vis. Ils causaient sans faire attention à lui. Cette

constatation l'enhardit ; il tourna la tête et resta hypnotisé de surprise... Des figures fantasmagoriques couraient devant la fenêtre, si vite, qu'on ne pouvait se rendre compte de ce qu'elles représentaient.

Il poussa du coude, Jean-Pierre, son informateur habituel et d'un geste lui indiqua les ombres qui s'échevelaient derrière la vitre. Jean-Pierre ne savait pas. Bouche ouverte, il regardait lui aussi, de son air placide de petit gas breton. Yannik leva les yeux à son tour. Le train ralentissait, elle reconnut des arbres, des champs, des maisons comme ceux de Kervedic, seulement elle ne savait comment expliquer à ses frères que c'était eux emportés par une force inexorable qui s'éloignaient...

Un toit de chaume apparut, encadré d'ormes tordus, la porte à demi masquée par un tas de fumier.

— La maison ! crièrent-ils tous trois, tendant les bras.

Et déjà le toit de chaume avait disparu... si semblable au leur, que les enfants s'y étaient trompés... Mais de l'avoir vu s'évanouir comme un rêve, fit éclater leur chagrin. Jobic sanglotait, Jean-Pierre reniflait et avalait ses larmes, Yannik, tête baissée à nouveau, luttait pour ne pas laisser couler les siennes.

Une femme eut pitié et chercha à les consoler. Elle parlait français. Yannik ne savait que le breton, car c'est à l'école seulement que les enfants des landes sauvages apprennent le français — et de voir que sa langue était inconnue à ceux qui l'entouraient, — augmenta la détresse de Yannik.

Cependant l'enfant était courageuse. Habitée à dominer ses frères et pour les distraire, elle ouvrit le panier. Oublieuse de son habituelle économie, la pauvre *Mam-Goz* y avait accumulé les friandises. La gourmandise allumée sécha les pleurs. Les petites mains se mirent à dévaliser les provisions...

La nuit vint... L'ampoule électrique brillant tout à coup

au-dessus de leur tête, fut une nouvelle surprise pour les deux gamins. Il la fixèrent jusqu'à avoir des chandelles pleines les yeux. Alors, ils les fermèrent et s'endormirent appuyés l'un sur l'autre.

Yannik n'avait pas sommeil. Son rôle maternel rempli, sa pensée revint sur les jours passés qui avaient clos la première partie de sa vie, d'une façon si inopinée qu'il lui semblait ne pas être bien éveillée.

Quelques jours avant, un dimanche, sa grand'mère l'avait emmenée pour la première fois à la grand'messe du bourg. Les trois kilomètres qui le sépare de Kervédic n'eussent pas fatigué les jambes nerveuses qui couraient du matin au soir dans la lande à la poursuite des vaches, du chien ou des oiseaux, si ce premier voyage se fut fait sans apprêt.

Jusqu'alors, le corps fluet de Yannik dansait à l'aise dans un sarreau — les pieds, dans des sabots — quand ce n'était pas tout nus — dansaient sur le pré ou sur l'aire, et les cheveux dansaient aussi au gré du vent.

Mais ce jour-là, l'aïeule avait enfermé les cheveux de Yannik dans un bonnet bien serré sous le menton, posé dessus une coiffe roide d'empois et assujettie par de nombreuses épingles. Puis une robe, battant les talons, avait étroitement emprisonné le buste de l'enfant avec un col qui grattait le cou. Le tablier plaisait davantage à Yannik. D'un bleu très défraîchi — ayant servi à deux générations — la petite fille le trouvait superbe avec les poches bâillantes dans lesquelles elle enfouissait orgueilleusement les mains, ce qui faisait pointer son ventre. Enfin, les pieds avaient disparu dans des souliers au cuir durci de vieillesse... vrais instruments de torture, mais il n'y avait pas de choix !

La peau bronzée que n'entamait pas la lande épineuse, avait cédé devant cette invention des hommes civilisés. Les écorchures n'étaient pas cicatrisées qu'il avait fallu remettre chaussures, robe et coiffe, pour aller à Paris.

Dans sa taille exigüe, Yannik ressemblait à ces poupées habillées en Bretonnes que les fillettes parisiennes rapportent de leurs randonnées d'été. Elle était très fière de ses atours, mais bien mal à l'aise et aurait volontiers ôté ses souliers si elle l'eut osé.

C'est le lendemain du jour où Yannik avait inauguré sa belle toilette que le facteur a paru à Kervédic. Sa venue y est si rare que la grand'mère a tremblé. L'oncle Joseph a lu la lettre et tous deux se sont mis à pleurer.

— Il faut les envoyer tout de suite, a décidé l'aïeule. Jean-Marie va en ville demain, il voudra bien les mettre dans le train.

Sans chercher d'explication, Yannik avait couru après les vaches en criant à ses frères :

— On va aller à Paris, chez maman.

Les enfants ne la connaissaient pas beaucoup, cette maman de Paris. Elle venait l'été seulement passer dix ou quinze jours. Elle arrivait avec un chapeau et un manteau comme en avaient les dames qui venaient voir les menhirs de la lande, avait une jolie robe et des petits souliers, ne voulait pas sortir par la pluie et disait avec une moue :

« Comme c'est sale ici ! »

A son dernier séjour, elle avait apporté à sa fille une poupée habillée si élégamment que Yannik n'osait y toucher. La grand'mère l'avait suspendue au-dessus du lit et la petite fille ne songeait même plus à la regarder.

Le père venait moins encore ; cependant Yannik, par un obscur instinct adorait ses parents... lorsqu'elle pensait à eux ! Il est vrai que la vie dans la lande est si monotone, les jours si pareils — nul événement n'accrochant la mémoire et rendant palpable la fuite du temps — que les absents risquent un peu d'être oubliés ! Toutefois, l'annonce du voyage avait aussitôt ravivé dans l'esprit de Yannik le souvenir de ses parents, et la perspective de les revoir dans

ce Paris dont ils contaient des merveilles, l'avait éblouie au point de quitter Kervédic sans regrets. L'enlèvement par ce train si extraordinaire, avait un instant bousculé l'optimisme de l'enfant mais sa nature énergique, batailleuse réagit vite. Le sommeil la gagna, teignant de rose ses dernières inquiétudes. La tête dodelinant d'une épaule à l'autre, elle s'endormit.

.

Un grand fracas, un arrêt brusque, des portières claquées, une violente discussion... Yannik se réveilla en sursaut.

Un gros homme, debout entre les banquettes, gesticulait en criant très fort et les gens assis répondaient avec indignation.

Après un regard circulaire, l'intrus avisa les deux gosses dormant dans leur coin ; il les empoigna, les planta sur le paquet que Yannik tenait toujours sur ses genoux, et s'assit à leur place. La pyramide s'effondra. Jobic roula sur les jambes des voyageurs, puis sous la banquette. Son frère, après quelques oscillations sur le siège mouvant où l'avait projeté l'usurpateur, s'affala sur les pieds des voisins et poussé de l'un heurté de l'autre, alla rejoindre son frère. Les femmes glapirent, les hommes lancèrent quelques injures ; après quoi, tout le monde se rendormit. Alors Yannik doucement, se glissa sous la banquette. Son paquet sous la tête, un bras dans l'anse du panier qui avait chu avec les gosses, l'autre posé protecteur sur ses frères, Yannik s'endormit à son tour.



Dans la moite atmosphère d'un lever de jour maussade et brouillassé, le train vide, haletait encore. Deux hommes d'équipe couraient le long des wagons, jetant un regard par

les portières ballantes. L'un d'eux appela avec un éclat de rire.

— Eh ! là ! Le Louarn, arrive ici ! Je parie que voilà tes Bretons !

Oui, ils étaient là, Yannik debout ; les deux frères si ahuris qu'ils ne songeaient pas à sortir du dessous de la banquette où ils avaient passé la nuit. Toute droite, dans son costume de poupée, la coiffe sur l'oreille et les épingles menaçantes, mais le regard décidé, la petite fille demanda :

— Paris ?

Son cœur battait à la pensée qu'on allait lui répondre dans ce français qu'elle ne comprenait pas et elle se sentait perdue malgré l'assurance qu'elle affichait.

— Ah ! *Purkeih bugalé ! Purkeih bugalé !* (1) s'écria Le Louarn.

En face du costume de son pays, il avait repris, sans y penser même, la langue maternelle.

Alors, sans explication, vers cet homme qui parlait comme eux, les trois enfants eurent un élan... Sans le connaître, ils se jetèrent dans les bras qu'il tendait et confiants se laissèrent conduire à leur mère.

Une maison qui leur paraît plus haute que l'église du bourg, un escalier sans fin, des odeurs fades que la lande ne connaît pas, une porte heurtée au fond d'un couloir obscur, une pièce trop petite pour les meubles qui s'y empilent... Les enfants sont chez leur mère.

— Voici vos enfants, Madame Le Brazec, dit Le Louarn d'une voix grave.

Mais Yannik et ses frères, dans un mouvement de stupeur s'étaient arrêtés sur le seuil. Comment reconnaître la jeune

(1) *Purkeih bugalé*, pauvres enfants.

femme soignée, élégante, gaie... dont ils gardaient le souvenir, dans la malheureuse tassée sur une chaise, qui ne se levait même pas pour les accueillir ? Le dos courbé dans un caraco noir, chaussée de pantoufles usées, les cheveux défrisés pendant autour de traits tirés, la figure sans âge... C'était là pourtant leur mère ! De ses yeux rougis, les larmes débordèrent, tandis qu'elle attirait ses enfants contre elle et les serrait dans ses bras, entremêlant les caresses et les exclamations de douleur.

Le Louarn se pencha vers elle, dit quelques mots d'encouragement et lui serra la main.

— Merci, répondit-elle simplement.

Il était reparti, se mouchant dans l'escalier.

Cependant, Yannik de son regard sérieux a fait le tour de la chambre.

— Où est papa ? demanda-t-elle.

— Comment ? s'écrie sa mère, interdite. Ils ne t'ont rien dit ?

Et la voix rauque, elle jette :

— Il est mort ! On me l'a tué !

Non ! la grand'mère n'avait rien dit. Voir pleurer ses petits-enfants, c'eut été un chagrin de plus pour elle.

« Ils sauront toujours assez tôt pourquoi Victorine les appelle à Paris ! » avait-elle décidé.

Maintenant, les pauvres enfants savaient... ils se serraient plus étroitement contre leur mère, pleurant surtout de la voir elle-même pleurer ; ne se doutant pas que l'absence du père menaçait leur jeunesse des pires épreuves.



Ce ne fut que plus tard, bien plus tard, que Yannik sentit la morsure du malheur. Ses premières années dans le faubourg de la grande ville, furent d'abord heureuses.

Victorine Le Brazec, galvanisée par la présence de ses enfants, avait courageusement repris son travail. Les garçons allaient à l'asile et, avec la facilité du Breton à s'assimiler au milieu parisien, étaient vite devenus de bons petits gavroches, ne sachant guère du français que l'argot du ruisseau. Cela leur suffisait pour jouer et s'entendre avec les camarades.

Yannik avait sans regret abandonné son costume. Elle ne l'avait remis qu'une fois pour une fête à l'école où elle parut « déguisée » en Bretonne ! Qu'aurait dit la *Mam Goz* ? Mais l'aïeule était morte à l'hiver. L'oncle Joseph embauché chez un entrepreneur du bourg, la ferme avait passé en d'autres mains et l'enfant cessa de penser à la Bretagne.

Elle se passionnait pour le travail intellectuel. Sa volonté tenace, son énergique obstination, son intelligence éveillée, avaient vite été remarquées par les professeurs de l'école. En peu de temps, elle avait su parler, lire et écrire le français comme si elle n'eut jamais connu d'autre langue. Mais son caractère gardait — et devait garder — l'empreinte de la lande sauvage de ses premières années. Elle restait, avec ses petites compagnes, distante, volontiers hautaine.

Cette quiétude dura trois ans. La mère travaillait, luttait avec acharnement. Néanmoins, le livret de la caisse d'épargne que son mari alourdissait jadis avec orgueil à chaque paie, s'était peu à peu effrité aux échéances de loyer, à un chômage forcé. Quelques menus trésors, souvenirs des jours heureux du ménage, avaient discrètement disparu. Et les dépenses croissaient sans cesse. L'appétit des garçons s'allongeait avec leur taille, les pieds en perpétuel mouvement, usaient les semelles, les mains négligentes semaient les mouchoirs et les folles glissades enlevaient les fonds de culottes.

Leur mère s'épuisait, stoïque, sans plainte. Tant que ses enfants ne souffriraient pas, elle aurait le courage de tout supporter.

Un jour vint où Yannik comprit. L'armoire à glace avait disparu — le plus beau meuble de la pièce, à son avis.

Devant le regard soudain inquiet de sa fille, Victorine balbutia :

— Elle tenait trop de place...

— Tu l'as vendue ?

— Oui.

Son attention éveillée, Yannik regardait les traits tirés, la figure vieillie, la démarche trainante de sa mère.

Elle coudoyait trop de misères, pour ne pas deviner quelque chose de la détresse maternelle.

— Tu travailles trop, maman, décida-t-elle de son ton autoritaire.

Victorine fit un geste vague :

— Faut bien !

— Je veux travailler aussi !

— Tu es trop petite, Yannik. Et puis, je veux que tu deviennes savante !

— Je veux t'aider, moi, reprit l'enfant têtue.

— Eh bien ! l'année prochaine, concéda la mère.

Aussi bien le jour de la première communion était proche. Yannik n'insista pas. Elle suivait la retraite avec la ferveur passionnée qu'elle mettait à tout ce qu'elle entreprenait. Et ce fut à ce moment, bien inopinément, qu'elle apprit que ses yeux ne ressemblaient pas à ceux de tout le monde. La vieille dame chargée de discipliner la bande des retraitantes en dehors des exercices, avait dit en la voyant :

— Quels yeux ! je n'en ai jamais vus de pareils !...

Puis avec un soupir, elle avait ajouté :

— Pauvre petite !

Yannik avait deviné un compliment qui lui plaisait : mais l'interjection apitoyée que la dame y accolait, l'intri-

guait. Que pouvait-il y avoir dans ses yeux qui éveillât la pitié?... quelle diablerie dansant au fond de ses prunelles ?

En rentrant chez elle, Yannik essaya de le découvrir à la glace de devanture du boulanger. Les paupières écarquillées, elle ne vit que deux yeux très noirs, très grands. Rien de suspect n'y apparaissait.

Cependant, comme on avait recommandé aux retraitantes une tenue discrète et sérieuse, Yannik décida de tenir ses yeux baissés. De la sorte, on ne verrait pas s'ils étaient dif-férents de ceux des autres enfants. Mais elle dut vite constater l'imprudence de ne pas regarder devant soi sur un trottoir encombré de passants. Elle bouscula une personne fort peinte, minaudant entre deux jeunes gens, et fut traitée de « sale petite fille » quoi qu'elle fût très propre. Deux pas plus loin, elle heurta une voiture d'enfant dont la roue lui écorcha le pied. La mère cria :

— Vous ne pouvez pas regarder devant vous, maladroite !

Enfin un instant après, une voix masculine lui hurla à l'oreille :

— Sacrée gamine ! ça peut pas faire attention...

Tandis qu'une poigne énergique la rejetait en arrière. Sans cette rude intervention, Yannik eut été tranquilisée à tout jamais sur les maléfices de ses yeux, une roue d'auto se chargeant de les rendre inoffensifs.

Cette fois elle renonça à cacher cet organe périlleux, mais indispensable et bientôt oublia la pitié énigmatique de la vieille dame.

Le jour de sa première communion, l'idée ne serait pas venue à Yannik qu'on put remarquer autre-chose que sa toilette, tant elle admirait le voile de mousseline, la couronne de roses, les gants, le livre recouvert de moire blanche, le chapelet de verre — seul objet qui ne fut pas prêté. Mais que lui importait ! Yannik, toute la journée porta, triomphante, le lillial costume, confondant un peu dans son cœur enfantin les pompes extérieures et le mystérieux sacre-

Imprimé en Belgique

aux Etablissements J. DUPUIS, Fils et C^{ie}
41, rue Destrée, Marcinelle-Charleroi

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

